

A feuille T

Feuillet d'information mensuel de la Coordination des Ecoles de Devoirs de Bruxelles

CEDD
Rue de la Borne, 14 - boîte 9 - 1080 Bruxelles
Tél: 02/411 43 30 - Fax: 02/412 56 11
Courriel: info@ceddbxl.be
Site: www.ceddbxl.be

Bureau de dépôt Bruxelles 1
N° d'agrément: P705159
Ne paraît pas en juillet et en août

50 ans d'immigration marocaine : traces



edito 201

L'histoire de la coordination des écoles devoirs, et celles des écoles de devoirs en particulier, est étroitement liée aux évolutions sociales, économiques, démographiques et culturelles de la région bruxelloise et, plus particulièrement, des quartiers dans lesquels elles se sont implantées depuis plus de 40 ans pour les plus anciennes. Initiées pour les premières par la mouvance démocrate chrétienne, par des associations de défense des immigrés, des jeunes intellectuels militants de gauche, des syndicalistes, elles ont vu leur nombre augmenter d'année en année et continuent, encore aujourd'hui, d'envisager leur travail comme leviers d'émancipation des enfants, des jeunes et des parents de milieux populaires. Une histoire en étroite relation avec celle de l'immigration dont est issue une bonne partie des forces vives qui, aujourd'hui, contribuent à la poursuite de leur action.

Convaincus de l'importance d'inscrire l'histoire de l'immigration dans l'Histoire et de reconnaître par-là les importants apports à la ville de ceux et celles qui y ont contribué, nous ne pouvions rester en retrait de ces commémorations. Nous étions particulièrement intéressés de découvrir comment les associations allaient s'en emparer pour offrir à leur public (enfants, jeunes, parents) l'opportunité de construire des éléments de la connaissance de leur propre histoire, indissociable de l'histoire collective. Comment elles allaient permettre aux enfants et aux jeunes qui en sont éloignés de s'y inscrire ? Comment allaient-elles faire prendre conscience à ceux et celles dont ce fût le parcours de l'importance de leurs témoignages, aussi minimes soient-ils, comme autant d'éléments nécessaires à cette construction ?

Lourdeur de calendrier des uns et des autres ? Autres priorités ? Contexte électoral ? Très peu d'associations ont répondu à notre appel qui, finalement, a rassemblé quelques associations qui, toutes, avaient répondu à l'appel à projet de l'Espace Magh dont le rôle fédérateur semble avoir été prépondérant. Le 21 mai, nous assistions aux projections de courts-métrages réalisés lors d'ateliers avec des jeunes, suivies par une rencontre avec les apprentis réalisateurs « Séquence Jeunes Paroles aux associations ». Un après-midi riche de rencontres, de découvertes, de prises de consciences, que A. Kaïs Mediari vous invite à découvrir dans un premier article.

D'aucuns cependant ont ressenti une certaine frustration de voir si peu de temps consacré aux échanges au regard de l'importance de leur investissement. Un investissement d'autant plus important que tous ne percevaient pas l'intérêt, au départ, de se dire, ou n'osaient pas faire le pas, ou encore souhaitaient en parler autrement, de nous dire leur souhait d'exister pour ce qu'ils sont, tout simplement, citoyens de la ville. Comme le dit Youness Mernissi, parlant des larmes sur les souvenirs redécouverts, dans son slam qu'il nous offre à lire : « Les nôtres cesseront de couler quand on remplacera l'expression « fils d'immigrés » par « autochtones ». Ou quand on n'aura plus besoin de fêter ses 100 ans, parce qu'en 2064, cette question sera démodée. En attendant, je pleure de joie parce que toute victoire est bonne à prendre. ».

Il était donc intéressant pour nous d'aller vers les associations pour, au-delà du résultat fini, entendre les animateurs sur les processus qui y ont mené. Du Caria à la MJ « Le 88 », de CréACTIONS, à la MJ « La Cité des Jeunes », du quartier des Marolles à Schaerbeek en passant par Saint-Gilles, nous vous invitons à découvrir le travail qui fut le leur le temps de quelques mois. Aussi modestes qu'ils soient, nous ne pouvons que souligner l'importance de ceux-ci dans la construction progressive d'une histoire de l'immigration à transmettre, une histoire contextualisée et critique de ces forces de travail que le système capitaliste mondialisé a précipitées et précipite encore aujourd'hui (pensons à ces drames quotidiens aux frontières sud de l'Europe « fortifiée ») dans un processus de mobilité internationale organisé ou non.

Véronique Marissal

*Avec le soutien du Service de la Jeunesse de la Fédération Wallonie-Bruxelles,
de Actiris et de la COCOF.*





Vers une identité assumée et épanouissante

Mercredi 28 mai, je me rends à l'Espace Magh. « Chouette »... la première pensée qui me vient à l'esprit. Cela fait longtemps que je n'y étais plus allé. Dès que je franchis la porte, des tas de souvenirs resurgissent : des pièces de théâtre, des projections, des débats... et tous ces amis que je suis venu soutenir.

Aujourd'hui, à l'Espace Magh, l'ambiance est différente, l'accueil est inaccoutumé : un surplus de convivialité drapée dans un éclairage feutré et des sourires aimables. Encore plus que d'habitude. Dans le hall d'entrée, de grandes affiches illustratives de l'exposition « *Simplement justes* ». Une exposition de l'artiste-plasticienne Bettina Massa qui retrace le parcours de vie d'hommes et de femmes héroïques (maghrébins, arabes, turcs, albanais, iraniens...) pour avoir courageusement bravé l'interdit en aidant les juifs victimes du nazisme. Le message véhiculé par l'exposition est des plus nobles : célébrer la mémoire de ces « justes » et la fraternité dont ils étaient animés au-delà de toutes frontières religieuses et culturelles. Cet humanisme me réchauffe le cœur. Début de la Grande guerre, fin de la seconde, année de commémorations. J'ai hâte de découvrir les vidéos réalisées par les jeunes de « *La Cité des Jeunes asbl* » à St-Gilles et « *Le 88* » à 1000 Bruxelles.

Un technicien m'indique gentiment le chemin pour accéder à la salle de projection. Emprunter le couloir, franchir la porte, gravir la volée d'escaliers, puis une seconde, franchir une autre porte, un autre couloir... et... me voilà dans la salle. Une petite salle. La projection commence incessamment sous peu. Je m'installe dans un noir quasi complet, attentif, bloc-notes à la main. Bizarre ! J'ai l'impression que l'assistance est peu nombreuse. Seuls les jeunes concernés par les projets associatifs sont présents, et puis quelques autres adultes. Je suis surpris, je m'attendais à plus de monde, plus d'enthousiasme vu le tapage médiatique qu'il y a eu autour de la commémoration des 50 ans d'immigration marocaine et turque. Immédiatement, je pense aux jeunes. Comment le prennent-ils ? Quelle valorisation de leur travail, eux

qui ont attendu impatiemment ce jour pour s'afficher fiers devant le public afin de défendre le fruit de leur labeur, de leurs réflexions.

L'après-midi s'ouvre en beauté avec « *De Marcinelle à Schaerbeek : 50 ans de lutte pour les droits égaux* » réalisé par les jeunes du COMAC Schaerbeek (jeunes du Parti du Travail de Belgique). Ceux-ci ont voulu revenir sur la catastrophe minière du Bois du Cazier en 1956 (262 morts), dénoncer les conditions de travail abominables des mineurs et expliquer en quoi ces deux facteurs constituent le point de départ de l'immigration marocaine et turque. Le ton est donné. A la fin de la séance, Taouba et Yuri, deux jeunes qui ont participé à la réalisation, disent l'importance et la nécessité de mener ce type de projets : « *Les jeunes d'aujourd'hui ne connaissent pas assez l'histoire de leurs parents. Nous aussi, nous ne la connaissions pas. Grâce à ce projet, nous avons découvert des tas de choses qu'on n'apprend pas à l'école [...] Cette histoire est super importante pour qu'on comprenne d'où viennent les droits dont nous jouissons aujourd'hui* ».

A ce moment, une personne dans l'assemblée s'indigne que ce type d'événements ne soit pas enseigné à l'école : « *Il faudrait revoir les contenus scolaires en y intégrant la mémoire de tous les peuples qui ont contribué à la reconstruction du pays. Cela devrait faire partie du cursus car l'ignorance de cette histoire amène les clivages et les racismes* ». Et, Yuri de préciser, non sans pertinence : « *il ne faut pas changer uniquement les programmes scolaires, il faut réformer tout l'enseignement !* »

« De quelle maturité dispose ce garçon ! » me dis-je secrètement à ce moment-là. Ces échanges me réconfortent dans les engagements portés depuis bon nombre d'années par la CEDD quant à la vision de l'enseignement qu'elle ambitionne.

Les riches débats sont hélas interrompus pour laisser place à la 2ème projection : « *Donner un futur au passé – Miroirs de la mémoire immigrée* » réalisée par la Maison de jeunes de Bressoux-Droixhe (Liège). Le

film comporte deux parties : un micro-trottoir où des passants répondent au micro des jeunes sur la célébration des 50 ans d'immigration, d'une part, et le témoignage d'un ancien mineur immigré, arrivé en Belgique en 1964, d'autre part.

Le témoignage est poignant. Il retient l'écoute et l'attention de toute l'assistance. L'homme âgé, aux traits marqués, dépeint, avec beaucoup d'humour parfois, sa condition de vie : les conditions de travail dans la mine, les dizaines et dizaines de kilomètres parcourus chaque jour, pendant 14 ans, sous terre dans le noir et la poussière, les problèmes de santé, la différence culturelle, la résignation... Mais, il raconte aussi la détermination farouche et le courage inébranlable pour offrir la dignité à sa famille, ses enfants. Se sacrifier pour les siens... voilà l'ultime leçon que je retiens de ce film. Il me touche sensiblement car il me renvoie au vécu de mon propre père. A peu de choses près, mon père aurait pu raconter la même histoire. La même triste histoire ! Dans la salle, les gens sont émus. De chauds applaudissements brisent le silence et l'émotion impénétrable du moment.

Quel soulagement ! Les premières réactions portent tout de suite sur le témoignage de l'ancien mineur. Les jeunes disent leur émotion au moment de l'interview : « *Ce papa nous a fait pleurer. On a dû couper au montage car certaines parties étaient trop émouvantes [...] Il nous a fait beaucoup réfléchir. On ne savait pas que nos parents avaient enduré tout cela. On comprend mieux maintenant pourquoi ils sont en mille morceaux* ». L'un des animateurs du projet relève « *En travaillant sur le projet, nous avons été frappés par le fait que les jeunes en général ne connaissent pratiquement rien de l'histoire de l'exil de leurs parents et leurs conditions de vie dans ce pays. Moi, je suis originaire de la Mauritanie. Pour nous, la mémoire de nos ancêtres est très importante. Elle permet de se construire, de construire son identité et de se doter des armes nécessaires pour trouver une place au sein d'une société où la culture est différente. Ici, j'ai l'impression que certains jeunes ont même honte de leur histoire ou de l'histoire de leurs parents.* » Un jeune prend la parole



« C'est vrai. Quand on demandait aux gens s'ils connaissaient les 50 ans de l'immigration, ils ne savaient pas. Et les jeunes d'origine étrangère ne savaient même pas comment leurs parents étaient arrivés en Belgique, en quelle année, etc. Moi, je ne savais pas tout, mais je savais quand même un peu. Et grâce au projet, j'ai appris plein, plein de choses. J'ai parlé avec mon père alors que je ne l'aurais jamais fait avant. » Le responsable de la maison de jeunes de surenchérir « En travaillant sur ce projet, nous avons constaté effectivement que l'histoire de l'immigration était peu connue des jeunes issus de l'immigration. Je pense qu'il y a deux facteurs à cela. Le premier, c'est qu'il n'y a pas eu de transmission de génération en génération. Les parents ne parlent pas de cela avec leurs enfants. Ils sont davantage préoccupés par la scolarité de leurs enfants. Personnellement, je pense que c'est important mais ce n'est pas tout. Il est important d'entretenir la mémoire de son vécu, de son histoire à travers les générations. Et le deuxième facteur, c'est qu'à l'école on n'en dit pas un traître mot. Ce n'est pas normal! On occulte une partie de l'histoire alors que cette histoire est noble et valorisante pour les jeunes générations. Je pense même qu'une partie des problèmes que l'on rencontre avec les jeunes aujourd'hui, je le vois à la maison de jeunes, sont liés à cela ».

J'écoute attentivement les échanges, en prenant des notes. Ils font échos à tant de questionnements identitaires et sociétaux chez les jeunes d'hier et d'aujourd'hui. Et, ils le seront encore demain, assurément ! La conscience collective entretient inlassablement un discours qui a manifestement du mal à rompre avec des concepts inopérants : utiliser des notions telles que « immigré », « immigration » ou « étranger » alors qu'on a affaire à la troisième génération (la quatrième commence à poindre). Les mots en disent longs...

Les échanges sont interrompus par l'entrée du groupe de la maison de jeunes « Le 88 ». Disciplinés, silencieux, les jeunes prennent place. Leurs corps, à l'allure fière, et leurs visages tout souriants trahissent l'impatience. La luminosité s'estompe et le film démarre : « Le Maroc et moi ». Il s'agit d'une série de mini interviews où les jeunes

parlent de leur rapport au Maroc. Les deux mots qui reviennent le plus souvent dans leurs propos sont « vacances » et « plage ». Les animateurs nous diront plus tard toute la difficulté d'amener les jeunes à parler d'autres choses que des vacances. Et, pourtant, de quoi pourraient parler les jeunes si ce n'est de leur vécu, leur expérience ? Beaucoup d'entre eux ne connaissent du Maroc que le nom des belles plages et du monarque. C'est dire l'ampleur du travail mené par « Le 88 » pour les éveiller sur le reste. Un travail de titan ! Pendant la projection, les jeunes s'amuse de se revoir à l'écran, comme s'ils découvraient leurs propos au même titre que le public dans la salle.

Contrairement aux deux premiers films, le ton est plus léger. Et ce qui nous est livré est d'une toute autre nature, non moins importante : le regard des jeunes issus de l'immigration marocaine sur le Maroc.

Entre le plus jeune et le plus âgé, le regard sur le pays varie naturellement selon le degré de maturité. Mais tous y sont reliés affectivement : « Car c'est notre pays, c'est le pays de nos parents » indique un jeune en répondant à une question relative à la participation au projet. Une autre jeune rajoute « Le Maroc, c'est aussi une partie de notre culture. Je ne dis pas qu'elle est meilleure que la culture belge. Elles sont différentes, c'est tout. On a les deux cultures. C'est pour ça que je ne comprends pas les questions du genre : « tu te sens plus belge ou plus marocain ? ».

C'est une question bizarre, elle n'a pas de sens, car on n'est pas, soit marocain, soit belge. On est les deux à la fois et on le vit bien. Et, ça, on dirait que les gens ne le comprennent pas ».

Le responsable du « Le 88 » intervient : « les jeunes excluent la loyauté à un pays au détriment d'un autre. Ils vivent avec une double appartenance sans que cela ne leur pose problème. Ils ont intériorisé les deux univers, les deux cultures au profit d'une identité saine. Cela ne veut pas dire pour autant qu'ils ne se posent pas de questions ou qu'ils ne vivent pas de contradictions. » Puis, quelqu'un dans l'assemblée adresse une question aux jeunes : « Comment vous sentez-vous en Belgique et au Maroc ? » Une jeune répond que « ici, on est considéré comme des étrangers et là-bas comme des touristes ! Ce n'est pas normal. On a l'impression de n'être chez nous nulle

part. Mais, tant pis, nous, on se sent chez nous ici et là-bas. Peu importe ce que pensent les gens. »

Je suis très attentif à ce qui se dit. Je prends la mesure de l'évolution opérée d'une génération à une autre. Les représentations, les pensées et le discours épousent désormais un projet de vie mûri et assumé. Je vivais ces balbutiements il y a quelques années, les voilà qui ont gagné les consciences. Puis, des discussions, entre adultes, comparant les niveaux de vie marocain et belge mettent un terme aux échanges précédents autrement plus intéressants (avec les jeunes). Au fond de moi, j'aspire avidement à ce que les adultes arrêtent de palabrer pour entendre les jeunes s'exprimer plus longuement (ce qu'ils disent me nourrit sensiblement !). Soudain, le gong retentit : il est temps de passer à la projection suivante. Je reste sur ma faim...

Un grand groupe fait irruption dans la salle.

« La Cité des Jeunes » débarque avec tout son régiment : enfants, jeunes, animateurs et l'un ou l'autre parent... personne ne manque à l'appel. Il faut rajouter des chaises. Les cadets viennent présenter leur film « Cité TV. Nous sommes le quartier » traitant de l'évolution de la Place de Bethléem à Saint-Gilles : micro-trottoir, témoignages, ambiances sonores, plans sur le quartier, diversité, etc. Le film rend compte d'une évolution positive dans un environnement multiculturel, convivial et dynamique, sans suggérer des questionnements lourds et chargés. Cela détend donc un peu l'atmosphère. Hélas, le temps ne permet pas, à la fin de la projection d'échanger avec les enfants sur leur réalisation.

Place au film des aînés, « La carte ». Celui-ci aborde la question de l'immigration à travers le vécu, l'identité et le parcours d'enfants d'immigrés. A la suite de la projection, la première question vient de l'un des membres de la maison des jeunes de Bressoux-Droixhe : « Dans notre film, la plupart des personnes que nous avons rencontrées connaissaient peu ou pas l'histoire de leurs parents. Dans votre film, on a l'impression que c'est le contraire ? ».

Une jeune répond « Oui, c'est vrai, les personnes que nous avons interviewées connaissaient bien l'histoire de leurs parents. Volontairement, nous nous



sommes adressés à des personnes avec un certain niveau. On voulait montrer des parcours plutôt réussis parce qu'on parle trop souvent de ceux qui ont raté. On a aussi rencontré des personnes qui ne connaissaient pas très bien l'histoire de l'immigration. Mais, c'est vrai que la majorité des personnes la connaissent. On a dû faire des choix au montage, on a beaucoup débattu au sein du groupe sur ces choix. Ce n'était pas évident. Mais au final on a fait le choix de rester représentatif de l'échantillon interrogé ».

Le responsable de la maison des jeunes de Bressoux-Droihxe reste sceptique: « Votre travail est formidable ! Je travaille depuis de nombreuses années dans le social et j'ai rencontré très, très peu de jeunes qui connaissent l'histoire de leurs parents ou de l'immigration. D'un côté, quand je vois votre film, cela me rassure. Mais, je reste persuadé qu'il y a encore beaucoup de jeunes qui n'en connaissent pas un chapitre. »

Une dame dans la salle fait observer que le film n'aborde pas la question de la discrimination. Une autre jeune lui répond: « C'était tout à fait volontaire. Nous ne voulions pas parler de discrimination. Il y a déjà pleins de documentaires et d'émissions qui en parlent. On ne voulait pas en rajouter une couche. Non, on voulait plutôt mettre l'accent sur le vécu des gens, la manière dont ils vivent leur identité qui est faite de deux cultures. La question des discriminations est abordée indirectement. »

A ce moment de la discussion, je m'arrête un instant sur ces quelques paroles. A mes yeux, elles marquent une évolution : le discours sur les discriminations qui revenait quasi systématiquement sur la table dès qu'on parlait d'immigration cède subtilement la place à un discours sur l'identité. Une identité assumée et épanouissante, certes dans un environnement où les regards méfiants, clichés en tout genre et autres stéréotypes vont bon train. La manière dont les jeunes ont pensé leur réalisation traduit un changement de posture, une transformation de la pensée. Ce changement est-il partagé, répandu ? Je n'en sais rien ! Mais, il est là, il existe, et le temps lui donnera inmanquablement raison. J'ai toujours pensé dans mon for intérieur qu'il était nécessaire de dépasser



Photo : CEDD

la posture victimaire pour rentrer dans l'histoire. Si celle-ci, en tant que mécanisme psychologique naturel et légitime, avait sa raison d'être à une époque, aujourd'hui elle est obsolète : elle devrait laisser place à la pensée critique, d'une part, et la contribution citoyenne positive, d'autre part, à même de déconstruire à long terme toutes formes de discriminations. Suite aux réactions de l'assistance, les jeunes prennent conscience que le film dit des choses qu'ils n'ont pas forcément voulu exprimer: « C'est vrai qu'il nous a manqué de temps pour finaliser le film. Faut dire aussi qu'on n'est pas des professionnels du montage vidéo. Maintenant, avec la projection et vos réactions, je pense qu'on devrait retravailler certains aspects pour l'améliorer ».

Sur ces paroles, le public se lève et quitte la

salle. Je me rends à l'accueil pour « papoter » avec l'un ou l'autre. Le groupe d'enfants du « Le 88 » est déjà parti. Les jeunes de la « Cité des jeunes » traînent le pas. On échange encore quelques mots.

Je franchis le seuil de la porte de l'Espace Magh pour rentrer sereinement chez moi. Je prends le temps. Il fait chaud, le soleil est rayonnant. Sur le chemin, je ressasse les discussions, j'essaie de mettre de l'ordre dans mes idées. Je suis saisi par un étrange sentiment confus et apaisant à la fois. Cet après-midi a été comme un cadeau tombé du ciel. Les échanges, les discussions, les questions, et les réactions ne m'ont pas laissé indifférent. Ils m'ont permis de mûrir précieusement mon questionnement, mon cheminement, mon identité. Je suis fils d'immigré...

A. Kais Mediari

TOURNEZ JEUNESSE !

Du 26 au 28/11/14 à 20h à l'Espace Magh



Pour sa troisième édition, le festival **Tournez Jeunesse** est consacré aux **courts et moyens métrages qui ont été réalisés durant la commémoration des 50 ans d'immigration marocaine – C'est du belge** lors de la saison 2013-2014.

Touchés par la qualité des nombreux projets vidéo réalisés dans ce cadre par des jeunes, des femmes, des adultes amateurs encadrés par des professionnels, nous avons décidé de les projeter à nouveau afin d'offrir à un public plus large l'opportunité de découvrir ces films.

S'intéressant tout particulièrement aux questions de mémoire, du témoignage et de la transmission, de l'histoire de l'immigration marocaine ou bien du rapport au pays d'origine, ces différents courts et moyens métrages apportent un point de vue original sur la commémoration. D'une grande diversité, ils attestent aussi de la créativité et la vitalité du secteur associatif.

Nous décernerons trois prix : le **prix Regard Féminin**, le **prix du Jury** ainsi que le **prix Jeunes** qui sera remis par des jeunes.

Trois soirées, trois séances permettront au public de découvrir ces réalisations originales. Après chaque séance, un temps de discussion et de débat est organisé en présence des apprentis réalisateurs.

Programme détaillé des projections (sous réserve)

- **Mercredi 26/11 - 20h – Durée de la séance : 80'**
 - *Donner un futur au passé - Miroirs de la mémoire immigrée* – Maison de jeunes de Bressoux-Droixhe (22'30)
 - *Scène de voyages* – Espace Senghor, Centre Culturel d'Etterbeek, en collaboration avec le Centre Vidéo de Bruxelles ('25)
 - *2014 : Une histoire populaire de l'immigration en Belgique* – COMAC Schaerbeek (17'56)
 - *Au fil du temps* – 2bouts asbl ('13)
- **Jeudi 27/11 – 20h – Durée de la séance : 70'**
 - *Mon Pays, Mes Patries et Ma famille* – PAC Molenbeek (30')
 - *Bienvenue chez nous* – 2Bouts asbl (9'50)
 - *Cité TV* – La cité des jeunes ('12)
 - *Religion et Islam* – Belgopositif (25')
- **Vendredi 28/11 – 20h – Durée de la séance : 70'**
 - *La Carte* – La cité des jeunes ('44)
 - *Les petites Maisons* – Maisons de quartier Soignies, Dansaert, Midi et Millénaire en collaboration avec le Centre Vidéo de Bruxelles (22'07)
 - *Le Maroc et moi* – Maison de Jeunes Le 88 (7'06)



Photo : CEDD

Joyeux Anniversaire

Dès qu'on décide de quitter ses terres, on doit apprendre à se taire et à pédaler.

Pédaler dans la boue. Pédaler sur des pierres. Pédaler sur l'asphalte et s'y faire. Pédaler dans les montées. Pédaler dans des descentes, au risque de se laisser emporter. Pédaler à contre sens. Pédaler dans la choucroute. Pédaler pour avancer parce que dès qu'on freine, on recule. Pédaler. Parce qu'il n'y a pas d'aller sans retour. Et que nos coups de pédales nous ramèneront forcément d'où on vient, si on sait où on va.

On ne voulait pas aller très loin. Là où on s'oublie. Là où tous les miroirs sont déformants. Où on porte des djellabas en cuir et des babouches avec des bulles d'air. Où notre culture survit, tant bien que mal, mais ne meurt pas aux pieds d'une frontière.

Un mec a pédalé, à perdre haleine, tout désolé, dans des allées pleines d'azalées. Ou d'orties. Il a fini par arriver tout grisonnant. Aujourd'hui, il fête ses 50 ans. Et nous, on fait le bilan.

Par le truchement d'une exposition pluridisciplinaire. Un parcours dans la mémoire. Des souvenirs qu'on ravive et qu'on archive avant que le temps ne les achève. Des images, des témoignages, de la musique et des mots qu'on sauve de la noyade. Et qu'on vous offre, tels quels, après les avoir séchés de leurs larmes.

Les nôtres cesseront de couler quand on remplacera l'expression « fils d'immigrés » par « autochtones ». Ou quand on n'aura plus besoin de fêter ses 100 ans, parce qu'en 2064, cette question sera démodée. En attendant, je pleure de joie parce que toute victoire est bonne à prendre.

Pour certains, l'immigration n'est qu'un concept où l'on range ce qui traîne dans la rue et qui fait tâche. Pour nous, au commencement y avait un mec qui pédalait, à perdre haleine, tout désolé, dans des allées pleines d'azalées. Ou d'orties. Il a fini par arriver tout grisonnant. Et aujourd'hui, on fête ses 50 ans.

Youness Mernissi

Champion de Belgique de slam 2012

« Mon village au milieu de la rue »

Cette année, le CARIA fêtait ses 40 ans. 40 années étroitement liées aux parcours migratoires entre Maroc et Belgique, d'hommes d'abord, de femmes, d'enfants ensuite, installés pour les plus anciens dans les années soixante.

Des immigrés qui, après les Italiens et les Espagnols, allaient s'installer durablement dans ce quartier populaire de Bruxelles. En 1974, année de sa création, cela fait 10 ans qu'a été signée la convention belgo-marocaine relative à l'occupation de travailleurs marocains. Les perspectives démographiques ont amené la Belgique à encourager le regroupement familial. Davantage d'épouses accompagnées d'enfants ou non allaient à leur tour quitter leur pays pour rejoindre leur époux. Mais 1974 est l'année aussi où « La montée du chômage entraîna le retour à une politique très restrictive et conjoncturelle d'immigration allant même jusqu'à remettre en cause le droit à l'immigration familiale qui avait prévalu jusque-là. (...) Le nombre croissant de chômeurs qui atteint presque les 100 000 personnes conduit, en 1974, le gouvernement à régulariser 10 000 travailleurs clandestins à l'issue d'une longue grève de la faim de 9 immigrés (en majorité des Marocains) dans une église de Schaerbeek et à arrêter l'immigration le 8 août dans la foulée des autres pays européens »¹. Pas étonnant dès lors que le Caria ait souhaité intégrer cet anniversaire en répondant à l'appel à projets de l'Espace Magh dans le cadre de la commémoration « 1964-2014. 50 ans d'immigration marocaine. C'est du belge ! ». Un espace déjà connu de l'association pour sa participation avec les adultes au projet « Ciné à la Carte ».

Le samedi 14 juin allait clôturer l'événement par l'offre d'un programme riche et varié. C'est par une balade dans le quartier et sous un soleil estival que nous avons entamé ce petit retour sur l'histoire, une attention particulière étant portée à ceux et celles qui ont lutté tout le long pour l'amélioration et la défense des conditions de vie de ses habitants (projets de rénovation des logements et de défense des habitants, première maison médicale,...). Le drink, moment d'échanges multiples et riches entre anciens et nouveaux, la déambulation entre les différentes traces exposées et enfin la projection du film retraçant ces quarante années « *Mon village au milieu de la rue* »² ne pouvaient que nous inciter à revenir vers *Le Caria* après l'été pour entendre des membres de l'équipe sur la manière dont ce projet de film avait été conçu, présenté, construit et réalisé.

Certains membres de l'équipe du *Caria* étaient présents lors de la présentation des écoles de devoirs par la CEDD au Parlement francophone bruxellois le 25 avril 2014.

L'idée d'un film s'est dès lors vite imposée comme média pour retracer et présenter les quarante années de présence dans le quartier, d'autant que Jimmy Araujo Torton, un des futurs réalisateurs, était déjà connu pour avoir travaillé avec les enfants du *Caria* dans le cadre du « *Festival Babel* »³. Ensuite, le recueil de témoignages s'est avéré comme le plus approprié à cet exercice de mémoire.



C'est Véronique qui va entamer la première étape du projet. Celle d'aller à la rencontre de ceux et celles qui, encore là aujourd'hui (*de nombreux témoins de cette histoire nous ont quittés*), allaient par leur histoire particulière pouvoir reconstruire l'histoire de l'association et contribuer à celle plus large encore de l'immigration marocaine dans le quartier puisque la population est spécifiquement touchée par le projet jusque dans les années 90⁴ : participants, bénévoles et autres témoins privilégiés par la connaissance qu'ils ont du projet dans sa durée. Elle est partie en premier à la rencontre des femmes qui furent parmi les premières à passer la porte de l'association. Des femmes qui, au moment de la création du *Caria* vivaient le plus souvent dans la solitude - entre le départ de l'époux au travail et/ou des enfants à l'école et leur retour - par la rupture des liens avec la famille restée au pays d'une part, la méconnaissance des habitants et de la langue française de leur nouveau quartier d'autre part. Des femmes avec

lesquelles elle est restée en contact aujourd'hui (par les rencontres dans le quartier, par leurs enfants et petits-enfants) mais auxquelles elle allait présenter et expliquer le projet, déterminer le cadre (la caméra, un film qui allait être diffusé à un public large) en sorte qu'elles puissent pleinement s'engager et marquer leur accord sur les modalités de leur participation. Pas facile pour elles, en effet, de se retrouver dans un film. Pudeur, crainte du jugement,... pas facile de s'engager à se dire face à la caméra et au public à venir. C'est ainsi que leurs témoignages, elles l'apporteront sans que l'on puisse les identifier.

Avant une première rencontre avec Jimmy, Véronique leur a proposé de se mettre en projet de retourner dans leur histoire, à retrouver des souvenirs, des anecdotes, des événements heureux ou plus difficiles,... Véronique sait combien retourner dans leur passé peut ne pas être facile et que l'émotion n'est jamais bien loin. Elle se souvient, avec une intense émotion encore au moment où elle nous le raconte, des larmes de ces femmes ce jour où dans le cadre d'un cours d'alphabétisation (il y a 20 ans au moment où l'on commémorait alors les 30 ans de l'immigration marocaine), elle avait choisi de lire un extrait du livre « *Les yeux baissés* » de Tahar Ben Jelloun qui disait le départ d'un père et les enfants restés au pays, situation vécue par certaines participantes.



« Ma petite fille,
C'est parce que j'ai beaucoup de peine que je t'écris ce soir.
Je regrette vraiment de ne pas t'avoir vue grandir.
Comment t'expliquer alors que mon absence n'a jamais été volontaire,
ni un plaisir.
Trente jours passent comme une belle nuit remplie de rêves,
de couleurs et de rires.
Moi, je repartais juste au moment où nous devenions amis.
Mes yeux pleuraient en silence, quand je prenais la route au milieu
de la nuit.
Il ne fallait pas vous réveiller et je ne pouvais supporter de vous voir
pleurer.
Je partais vers le nord, vers le froid, le travail et la solitude.
Ta mère me préparait de la viande en conserve, du miel, de l'huile
d'argane, une couverture de laine, des chaussettes épaisses.
C'était sa façon à elle de penser à moi et de vouloir me protéger du
mauvais œil, du froid et du manque. »⁵

Doigté, respect et douceur seraient au cœur du projet !

Les rencontres entre les réalisateurs et les différents témoins préparées conjointement par Véronique et Jimmy, et, plus particulièrement avec ces femmes qui entre anecdotes et propos davantage réflexifs nous partagent un peu de leur vie, ont été menées avec soin et attention.

Ces propos présentés chronologiquement dans le film entre le Maroc que l'on quitte (la famille élargie, les fêtes, les conditions du départ d'un père, d'une mère, de soi-même, ...), la Belgique que l'on découvre («directement, plus rien... », la rupture, la pluie et le froid, la langue inconnue, la solitude, la dureté du travail des maris, les logements exigus...) et la vie d'aujourd'hui nous disent ces parcours plus ou moins heureux.

De la solitude à l'arrivée, toutes en parlent. *Le Caria* fût pour elles une extraordinaire occasion de sortir de chez elles et de se rencontrer (autour d'une tasse de thé, d'un atelier cuisine, cours de couture, apprentissage de la langue, découvertes où elles allaient pouvoir emmener leurs enfants, ...), de se construire quelque part en ce lieu une nouvelle famille.

Elles nous disent combien ces rencontres leur ont permis de tisser de nouveaux liens avec leurs voisines inconnues jusque-là et comment elles se sont progressivement

asbl CréActions



entraidées (« On a fondé une famille, rien qu'avec des voisines »).

Lorsque l'une était malade ou devait se rendre auprès d'un parent resté au pays et malade, par exemple, et qu'elles prenaient en charge les enfants l'une de l'autre).

Elles témoignent de l'aide (l'information, l'accompagnement dans les démarches de la vie de tous les jours, « les mots pour la vie quotidienne »,...) qu'elles ont trouvée au *Caria*.

Certaines disent l'importance d'avoir croisé la générosité de bénévoles (*cette dame, qui ouvrait son appartement personnel pour les cours de cuisine,...*), leur aide, leur compréhension. Une aide que certaines apporteront à d'autres à leur tour.

Toutes disent l'ambiance familiale de ce lieu, l'entente et la complicité entre bénévoles et permanents qui, avec les années ont accueilli pour certaines leurs enfants et petits-enfants.

Des enfants, petits et grands, qui sont également présents dans le film.

Ils ont fréquenté (telle cette femme souhaitant devenir institutrice et qui, à 15 ans, avait dû quitter l'école pour aider sa mère et devenir mère à son tour, et qui par sa présence au *Caria* allait retrouver sa passion d'enseigner en devenant formatrice, ou ces jeunes aujourd'hui dans l'enseignement secondaire), ou qui fréquentent encore aujourd'hui *le Caria* (l'école de devoirs et ses nombreuses activités).

Eux aussi nous disent combien la fréquentation de l'école de devoirs, et plus particulièrement des camps et excursions, leur ont permis de découvrir la Belgique.

De la même manière que les aînées, ils nous disent l'ambiance familiale.

(Un bénévole nous dit la relation reconstruite entre les générations, « on était un peu comme des grands-parents » pour ces enfants dont les aînés étaient restés au pays et qu'ils retrouvaient le temps d'un été.).

Ils racontent leur enfance, leurs retours au pays durant leurs vacances.

Certains nous disent les apports de ce lieu où ils ont appris à vivre ensemble, au-delà des différences (« Ces « autres » devenus plus « autres » »).

D'autres lisent des documents et témoignages en place de leurs auteurs. Passage d'histoire entre générations...



*Ma famille habitait à la campagne au Maroc. On avait une ferme avec quelques animaux : une ou deux vaches pour le lait, un cheval pour tirer la charrette et un petit troupeau de moutons.
Mon père est venu travailler en Belgique en 1964.
Il a travaillé pendant des années dans la construction : il était maçon.
Le week-end, il faisait le jardin d'une dame.
Il partait 11 mois en Belgique et revenait un mois au Maroc pour les vacances.
Au Maroc, la vie était triste sans mon père. Un mois, cela passe vite.
Il rapportait des cadeaux : des vêtements et du chocolat noir.
La dame chez qui il travaillait le samedi et le dimanche avait une grande maison. Elle voulait que toute ma famille vienne en Belgique.
Ma mère n'a pas voulu. A ce moment, il n'y avait que des hommes marocains. Pas de familles.
Plus tard, ma mère a rejoint mon père avec un de mes frères. Moi, je suis restée au Maroc avec un autre frère et une sœur.
Quand mon père a arrêté de travailler, il allait un mois au Maroc et puis il revenait en Belgique.
A la fin de sa vie, il a eu beaucoup d'arthrose aux jambes et aux bras.
Il a été hospitalisé plusieurs fois.
Il est rentré au Maroc et là, il est tombé malade et il est mort.
Ma mère était en Belgique. Un mois et demi après la mort de mon père, elle est tombée paralysée et est morte.
L.*

Ces « morceaux de vie » constituent le fil rouge du film sur lequel viennent se greffer autant de traces de ceux et celles qui bénévolement, professionnellement ou historiquement ont participé à cette histoire. Une histoire qui a démarré, en premier, par l'offre de Madeleine et Marie-Noëlle, deux sœurs des Dames du Berlaymont fraîchement retraitées de l'enseignement, faite à l'Abbé Vanderbiest (témoin dans le film) de contribuer à l'ouverture d'une maison qui puisse accueillir et offrir de l'aide à la nouvelle population arrivée dans le quartier. En bout de course, Fabienne nous dit l'importante matière rassemblée et la nécessité de « couper », de « compléter », de « préciser »... pour arriver à ce film qui dit l'histoire du Caria « un petit village » (ersatz du village qu'on a quitté ?) tel que nommé par les femmes au moment de l'installation dans les nouveaux locaux. D'environ une heure et vivant, entre spontanéité, saveur, complicité et réflexion, ce film donne un regard sur le vécu très difficile des femmes de travailleurs venus du Maroc et comment une petite asbl a pu faire la différence.
Propos recueillis auprès de Véronique, Fabienne et Sylvie et après visionnage du film.



1. Nouria Ouali « Quarante ans de présence marocaine en Belgique » in *Trajectoires et dynamiques migratoires de l'immigration marocaine en Belgique*, Carrefour n°4, Academia Bruylant, Louvain-La-Neuve, 2004, p.26
2. *Mon village au milieu de la rue*, un projet du Caria, initié par l'Espace Magh, réalisé par Jimmy Araujo Torton et Lydwine Derny, avec le soutien de la C.F.W.B., la Région de Bruxelles Capitale, la COCOF, la Ville de Bruxelles et le FIPI.
3. L'asbl Tremplins lance un appel aux jeunes de 12 à 21 ans, seuls ou en groupe, désireux de s'exprimer au travers d'une discipline artistique. Cette proposition s'adresse autant aux débutants qu'aux jeunes plus expérimentés. Un panel de disciplines artistiques est présenté lors du « Festival Bruxelles Babel » : arts de la scène, arts plastiques, vidéo, photo,... Pendant sept mois, les jeunes préparent leurs productions autour d'un thème commun, où toutes les réalisations se mêlent harmonieusement. L'asbl Tremplins, présente et agissante sur Bruxelles depuis 1985, s'applique à tout mettre en œuvre pour développer une stratégie globale d'ouverture culturelle, sans distinction d'origine aucune.
Voir: www.tremplins.be - www.bruxellesbabel.be
4. C'est en février 1974 que le CARIA (Centre Arabo-Islamique d'Information et d'Accueil en 1974 – Centre d'Accueil, de Recherche, d'Information et d'Animation en 2014) démarre son projet pour « (...) favoriser les rencontres entre les immigrés et les belges et entre les immigrés eux-mêmes. Ainsi, l'immigré ne sera plus isolé et apprendra à connaître la Belgique tout en n'oubliant pas son pays d'origine. Pratiquement, cet objectif se concrétisera par des cours d'alphabétisation et de Français Langue Etrangère, l'offre d'une école de devoirs pour les enfants, des ateliers d'expression, des réunions d'informations et de loisirs, des soirées culturelles et des fêtes, des sorties et des camps, etc. Il s'agissait d'informer, d'outiller chacun pour l'aider à se définir par rapport à son environnement de vie. A partir de 1997, l'association ouvrira ses portes à toutes et tous quelle que soit leur origine. Les premières actions ont été menées vers ce qui paraissait le plus urgent, les adultes... sans perdre de vue pour autant les enfants.
5. Tahar Ben Jelloun *Les yeux baissés*, Edition du Seuil, 1991

« Le Maroc et moi »

Comme dans toute maison de jeunes, l'espace et le temps d'accueil sont nourris des échanges « à bâton rompu » entre jeunes. On y parle de sa journée, d'une rencontre, de l'école, des copains et, très souvent à la rentrée, de ses vacances passées pour certains au pays. Propos sur la langue, les origines, la culture, les personnes rencontrées l'été, le plaisir d'y être allé, le plaisir de revenir, anecdotes... Des échanges qui nous disent combien ces jeunes entretiennent des sentiments à la fois profonds et contrastés envers leur pays d'origine. Najib Chairi, animateur à la Maison de Jeunes « Le 88 », trouvait essentiel de saisir l'opportunité de la commémoration pour aller vers eux et les entendre par rapport à cette histoire à laquelle ils appartiennent et de leur poser la question des rapports qu'ils entretiennent avec leur pays d'origine (pays de leurs grands-parents). Des liens qui peuvent, de génération en génération se perdre ou du moins se distendre d'une manière ou d'une autre.

Le projet, partant des propos de l'accueil (« ça va très large entre culture, économie, traditions... »), va prendre la forme de vidéo-capsules, filmées de manière intimiste autour de la question du lien entre le jeune et le Maroc. Najib nous dit combien il était important pour lui de garder la spontanéité des mots tels qu'ils arrivent à l'accueil. Il fallait à tout prix faire oublier la

présence de la caméra et tenir compte de la personnalité de chacun pour éviter qu'à la spontanéité de leurs propos s'imposent des réponses toutes faites, « correctes », celles que l'on pense attendues par ceux et celles qui les entendraient.

Six jeunes (trois filles, trois garçons, tous de la troisième génération) vont jouer le jeu des interviews. Le Maroc, ils y vont plus

ou moins régulièrement en vacances. Un contexte de détente et de retrouvailles qui met davantage en évidence, quand ils y pensent spontanément, la mer, le climat, la nourriture, les couleurs, la chaleur, la générosité et la gentillesse des gens...

Un pays dont ils parlent différemment selon qu'ils soient filles ou garçons et selon leur âge. Aux propos du plus jeune parlant



Photo : CEDD



des maisons colorées, des jeux dans la rue, des moustiques qui perturbent ses nuits sur la terrasse, font place ceux des aînés qui parlent de la pauvreté (*dans un contexte « sans filet » pour retenir ceux qui tombent*), de la mendicité, de la corruption... Ils disent la manière contrastée de se sentir considérés. Touristes là-bas (*« des personnes riches », « des petits bourgeois »*), étrangers ici. L'un d'entre eux nous dit cependant l'absence de racisme qui ferait la différence entre ici (*Il dit la dureté d'être sans cesse rappelé à son origine, son sentiment de devoir toujours se justifier*) et là-bas où le racisme n'existerait pas.

Différence aussi entre filles et garçons lorsqu'on les interroge sur un éventuel retour et établissement au pays. Si l'un d'entre eux parle de l'éventualité d'un retour *« pour faire du business » (les possibilités ici seraient trop étroites)*, la plupart et davantage les filles (*sauf une qui dit ne pouvoir aujourd'hui se prononcer là-dessus*) disent avoir pris leurs habitudes ici et la difficulté qu'ils auraient à s'établir là-bas. Contents d'y aller, pour retrouver la famille restée là-bas (*« le bled, c'est la famille »*), ils sont contents de revenir ici où ils ont grandi, pris leurs habitudes et envisagent leur avenir. Entre ici et là-bas, ils ont parlé de la famille

retrouvée, très peu de leurs parents dans leur trajectoire et parcours de vie. Mohamed, directeur de la MJ, nous dit cette transmission qui, de génération en génération, ne se ferait plus. Nouvelle technologie de la communication (*« chacun devant son écran »*) ? « Immédiateté » et rythme de vie ?... Peut-être, y reviendront-ils plus tard comme d'autres qui, un jour, ont décidé d'entreprendre un voyage pour retrouver les racines de là-bas.

Propos recueillis par Véronique Marissal auprès de Najib Chairi et Mohammed Khaddamallah.

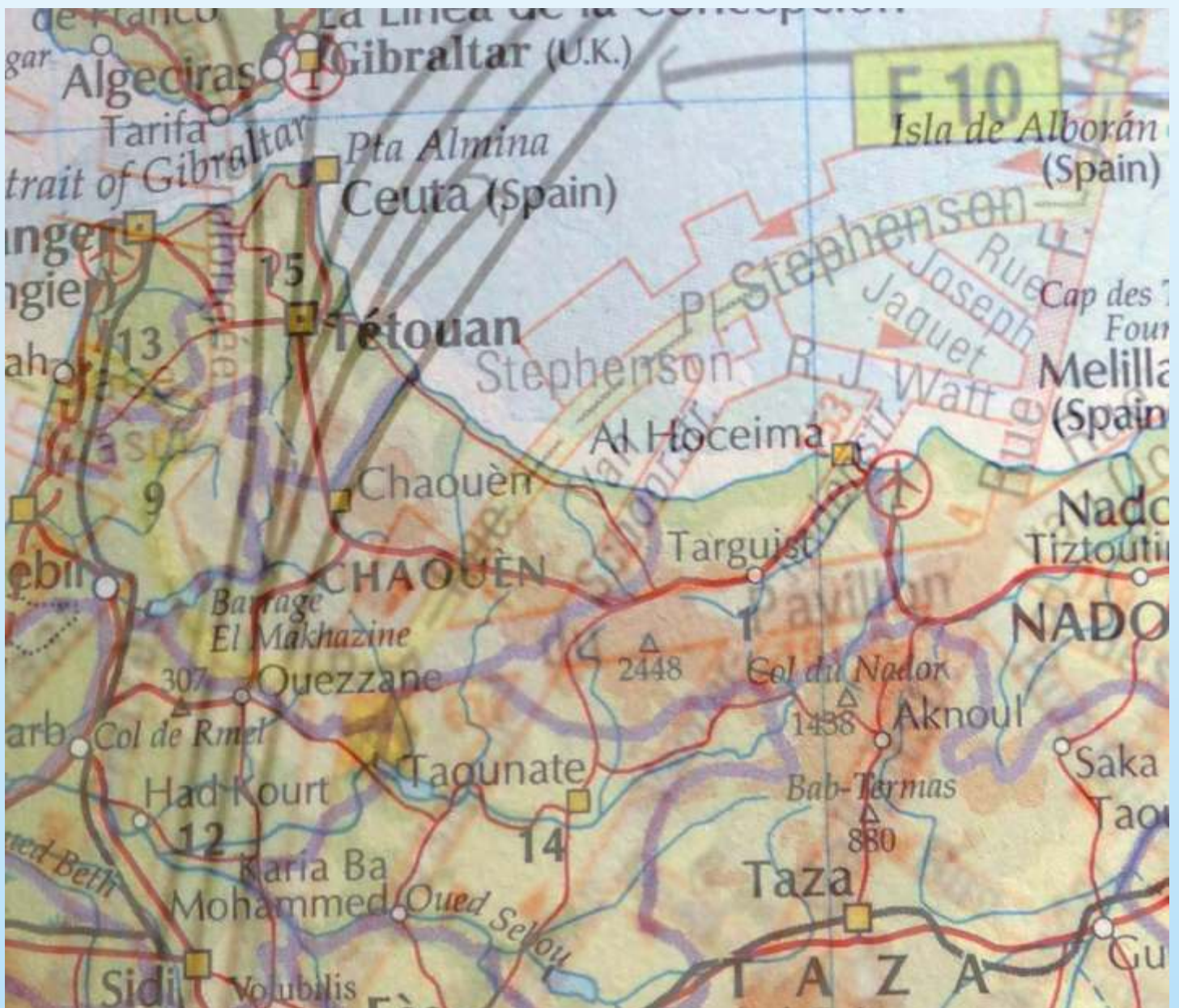


Photo : CEDD

Entre vécus personnels et élections, l'immigration revisitée

Asbl socio-éducative née en 2009 et située aujourd'hui dans le bas de la commune de Schaerbeek, CréACTIONS accueille des enfants et adolescents de 6 à 18 ans et leurs parents. Elle a pour vocation de leur donner confiance en eux, en leur proposant un cadre d'échanges et de dialogues de valorisation de l'estime de soi dans le respect de l'autre. Elle vise, par ses différentes actions, à favoriser la créativité par des activités qui laissent place à l'imagination, la liberté d'expression et le plaisir. L'enfant, par la découverte, l'apprentissage et l'expérimentation de différentes techniques apprend à s'exprimer et à se connaître tenant compte de ses aptitudes et de ses limites.

En favorisant l'interaction dans le respect, l'apprentissage de la vie commune, l'entraide et l'esprit d'équipe, les animateurs visent à développer la citoyenneté par l'apprentissage de la coopération, de l'éducation aux droits humains et à la paix.

Les parents des enfants font partie intégrante du projet par leur participation active dans les activités éducatives et socioculturelles qui leur sont proposées. Il s'agit d'être à leur écoute et de leur offrir un soutien quand nécessaire.

La pédagogie du projet, telle que proposée par CréACTIONS, permet de mobiliser les compétences et les énergies de chacun, de construire des activités qui font sens pour les enfants et les adolescents, de les rendre autonome, responsable, organisateur de leurs propres projets, de leur scolarité, de leur vie. Il s'agit de permettre à chacun de se construire des compétences sociales essentielles à l'action citoyenne.

S'exprimer, donner son avis, négocier, décider, s'engager, tenir ses engagements, en prendre conscience, évaluer, sont autant de savoir-faire et de savoir-être fondamentaux dans notre société.

Vu l'action et la pédagogie du projet proposées, et l'importance accordée à la construction positive de soi (qui ne peut faire l'impasse des racines), pas étonnant que l'équipe ait répondu à l'appel à projet de l'Espace Magh. Deux projets seront menés : un avec les adolescents entre slam et écriture, un autre avec les femmes dans le cadre de l'atelier « Art & Alpha ».

CréACTIONS et EYAD se sont associés pour mettre en œuvre ensemble des ateliers « Motifs du Maghreb ». Dans une démarche d'éducation permanente et de cohésion sociale, un travail de recherche/réflexions, de conscientisation et de valorisation culturelle à partir de motifs présents dans les paysages artistiques du Maghreb a été mené.

Ce processus, vécu par les participantes, s'est traduit en terme :

- de recherche et de réflexions à travers des livres, des revues, des objets amenés par les femmes et les animatrices, autour de ces motifs et de leurs symboliques ;
- de conscientisation de l'existence et la richesse d'un tel patrimoine artistique ainsi que de l'appropriation et la transmission de celui-ci ;
- de nombreux échanges entre les femmes autour de ces traditions...

... pour aboutir à une valorisation de ce patrimoine culturel dans l'espace public grâce à l'exposition de leurs créations artistiques, d'objets prêtés et de leurs témoignages résultants d'interviews retranscrits sur des feuilles décorées par leurs soins.

Une très belle manière de partager et de mieux comprendre sa culture ou celle de l'autre !

asbl CréACTIONS

Entre là-bas et ici, hier et aujourd'hui : des femmes se racontent

C'est dans le cadre de l'atelier « Art et Alpha » que le projet a été présenté aux femmes par les animatrices convaincues de l'importance de ces temps et lieux où elles puissent parler d'elles, de ce qu'elles savent et de les ouvrir à d'autres modes

d'expression. Un projet dont elles n'ont pas tout de suite saisi le sens d'y participer, elles qui fréquentent l'association pour apprendre la langue avaient une crainte de perdre leur temps.

Qu'est-ce que cela allait leur apporter ?

En quoi était-ce intéressant de parler de soi ?

Les plus jeunes épouses arrivées



récemment en Belgique souhaitaient, elles, s'exprimer, dire leur ressenti, leur douleur et leur envie de participer à la vie citoyenne et sociale de leur quartier.

Ce sont elles qui vont réveiller les souvenirs des plus anciennes, libérer leur parole.

En octobre 2013, une douzaine de femmes ont démarré le travail autour de la céramique.

Les premières séances ont été consacrées aux rapports culturels et artistiques à travers des échanges autour des rituels traditionnels, des motifs berbères connus et pratiqués par elles, que ce soit par la pose du henné, la broderie,...

Partant de leurs apports, les motifs ont été analysés, le sens et la signification recherchés, les similitudes et/ou différences observées.

Ensuite, elles ont démarré le travail artistique entre recherche et réalisation de croquis de motifs et alternance du travail de la terre puis de l'émaillage.

Un travail qu'elles ont réalisé en collaboration de Pascale de l'asbl Eyad, Maison de la Turquie à Saint-Josse.

L'exposition à l'Espace Magh d'abord, et dans l'association ensuite, va mettre en valeur tous leurs talents.

Outre ce travail créatif, ces traces feront l'objet de témoignages enregistrés dans le cadre du projet « 50 voix » de « Bruxelles nous appartient »¹.

Au-côté des enregistrements, les panneaux réalisés par chacune d'elles (dessins, photos, texte, petits objets de l'ab- bas,...) nous disent un petit peu de leurs histoires. Histoires particulières qui, mises bout à bout, construisent l'histoire de ces femmes, trop souvent oubliée voire ignorée.

asbl CréActions



asbl CréActions

*Salaire fixe,
l'argent ne fait pas le bonheur
C'est pas pour autant
que la pauvreté rend triste
Je ne souhaite que du bonheur
à cette famille.
Trois garçons et deux filles.
Le père pas très futé les a abandonnés
La mère doit tout assumer
Lourde responsabilité
Dur de payer le loyer
Quand on n'a pas de salaire fixe.
L'argent ne fait pas le bonheur.
C'est pas pour autant
que la pauvreté rend triste.*

Ateliers slam : entre le temps des uns et le temps des autres, remettre la main à la pâte...

Le fil conducteur des ateliers de cette année est la misère.

Une thématique introduite par la lecture d'un extrait de « Les misérables » de Victor Hugo. Un extrait qu'ils ont trouvé « vieux », « dépassé » et pas d'actualité dans notre société belge d'aujourd'hui.

Aucun n'a emporté le livre laissé sur une table...

Cette misère-là leur semble tellement éloignée.

La poursuite du travail devrait les amener à dépasser nos frontières, à appréhender davantage les mécanismes de la mondialisation et ses effets sur des pays plus lointains.

Et pourquoi ne pas s'engager à moyen terme dans un projet d'aide humanitaire ?

Un premier « Thé Philo » les a rassemblés et introduits à la problématique de l'immigration au départ de la projection du film d'animation « Silhouettes »² qui retrace en quelques tableaux explicites d'une grande beauté et sobriété, l'histoire de vie d'un homme qui, du travail de la terre au pays (Le Maroc) à la vieillesse en Belgique (*ceci n'est pas spécifié mais nous ne pouvons qu'y penser d'où nous regardons*), a vécu un parcours migratoire et de vie comme tellement d'autres.

Ils échangent sur les éléments de la tradition, la vie des parents, les études des enfants et les choix d'orientation et de la difficulté de choisir sa voie face aux aspirations des parents.

La période électorale fera l'objet d'un second « Thé Philo » pour rappeler que nous pouvons toujours agir et nous exprimer.

C'est autour de la question de l'immigration qu'ils vont lire et analyser les programmes de différents partis avant de défendre un

1. Le projet de « Bruxelles nous appartient » est de constituer une mémoire sonore de la ville: d'anecdotes en coups de gueules en passant par les coups de coeur et les éclats de rires. Chacun peut intervenir, s'emparer du micro et questionner son voisin, sa famille, ses amis. Tout ce matériau – qui est accessible à tous – constitue une base pour des séquences radio, des chansons, des expositions, des spectacles.

Voir : www.bna-bbot.be

2. « Silhouettes », production Divers-City – Dr Toon, idée originale de Saïd El Maliji et Fatima Abbach, réalisation Thierry Lechien et Emmanuel Decarpentrie avec le soutien de la Ministre fédérale de l'Egalité des chances, de la Ministre de la Culture de la FWB, du CCME et du Studio La Fabrique 22A Youssef Lamallem, 2014, Diwan Awards 2014.



programme pour lequel ils ne voteraient pas.

La force de leur argumentation nourrira l'intensité du débat.

Quinze de ces adolescents participeront aux trois séances d'atelier slam consacrées aux 50 ans et plus particulièrement sur ses apports au quartier, aux citoyens et à la Belgique.

Des ateliers qu'ils ont l'habitude de fréquenter. Des ateliers animés par des slameurs de Schaerbeek dont certains connaissent le quartier.

Les jeunes se sentent reconnus, représentés et s'y retrouvent.

Cependant, les aléas des agendas des uns et des autres, le temps limité du projet, les nécessaires questions techniques et matérielles d'enregistrement (absence de studio d'enregistrement au moment opportun) ne vont pas permettre d'aboutir le projet resté au stade d'écriture «brouillon».

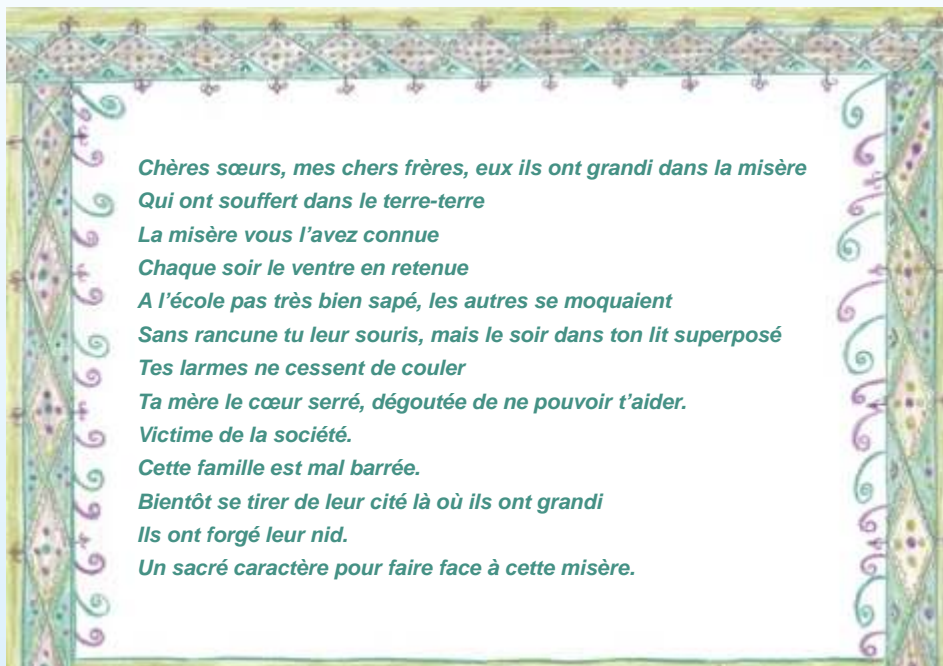
Des mots qu'ils reprendront, c'est certain, dans le courant de cette année.

A suivre donc...

Propos recueillis par Véronique Marissal



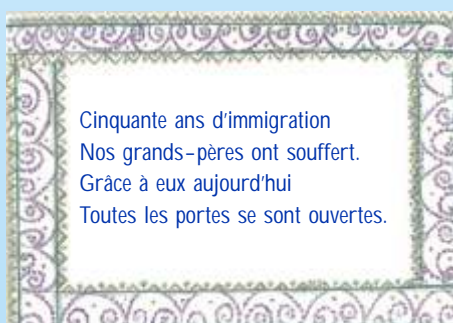
Nos parents ont trimé
C'est pour ça que tu nous vois frimer.
Pense pas que c'est nous qui avons bossé
Nos grands-parents ont tout fait.
Toujours à nos côtés.
En retour, jamais rien redonner
C'est pour ça qu'on doit rester soudés



*Chères sœurs, mes chers frères, eux ils ont grandi dans la misère
Qui ont souffert dans le terre-terre
La misère vous l'avez connue
Chaque soir le ventre en retenue
A l'école pas très bien sapé, les autres se moquaient
Sans rancune tu leur souris, mais le soir dans ton lit superposé
Tes larmes ne cessent de couler
Ta mère le cœur serré, dégoûtée de ne pouvoir t'aider.
Victime de la société.
Cette famille est mal barrée.
Bientôt se tirer de leur cité là où ils ont grandi
Ils ont forgé leur nid.
Un sacré caractère pour faire face à cette misère.*



asbl CréActions



*Cinquante ans d'immigration
Nos grands-pères ont souffert.
Grâce à eux aujourd'hui
Toutes les portes se sont ouvertes.*

Je suis un enfant issu de l'immigration.
C'est nous que tu vois dans les reportages
de la télévision.
Qui travaillons avec acharnement et passion.
Je m'exprime sur ce court slam
Vos insultes en tant que remerciement
nous subissons



« Entre hier et aujourd'hui : une histoire à trois voix. »

C'est dans les nouveaux locaux de la maison de jeunes que nous retrouvons Julian Lozano en ce début de mois de septembre. Des locaux spacieux et lumineux en plein aménagement dans cette rue éloignée de l'ancienne implantation car, de l'autre côté de la rue Théodore Verhaegen et donc davantage éloignée de la place de Bethléem où elle proposait ses activités depuis des années déjà.

Outre ce déménagement (*les jeunes au moment du projet ne savaient où elle rouvrirait ses portes*), différents changements au niveau de l'équipe ces derniers mois sont venus un peu « bousculer », « pimenter », les projets tels que prévus au départ et rentrés à l'Espace Magh.

A la nouvelle équipe de s'approprier les projets revisités, à les présenter aux enfants et aux jeunes dans le cadre du Conseil et à les motiver d'y participer.

Car, par exemple, si au départ une rencontre avec des jeunes au Maroc était prévue pour les 12-16 ans, elle ne faisait plus partie du projet final qui allait leur être proposé. Sans voyage, ils ne voulaient plus participer mais les dossiers étaient rentrés et acceptés !



« Mélange de Couleurs », La Cité des Jeunes

Temps d'une association, temps du projet, temps des jeunes sont souvent difficile à accorder. Chacun, par ailleurs, ressentait la difficulté de produire à court terme, dans une démarche associative ancrée dans le temps et la pratique, ingrédients indispensables à la construction d'une relation de confiance et à la co-construction. Des projets qui vont se décliner différemment selon la tranche d'âges à laquelle ils s'adressaient.

Des âges qui disent les préoccupations des uns et des autres, temps de la vie, et dont il était nécessaire de tenir compte en sorte que chacun puisse adhérer pleinement au projet.

Les « 9-12 ans » :
« Mélange de Couleurs »

Le groupe d'enfants se connaît et est très soudé. La maison de jeunes est leur espace de liberté. Ils peuvent courir, crier, se libérer, ... avant que le projet ne leur soit proposé, ils avaient dit leur envie de chanter, de faire du karaoké.

L'équipe est au courant de l'arrivée prochaine de la « Caravane de la Diversité »¹ dans le cadre du « Printemps contre le Racisme », événement fédérateur organisé par la Mission Locale et la coordination locale de cohésion sociale. Une semaine début mars, dont l'équipe va s'emparer pour proposer aux enfants un travail de



Photo : CEDD

1. Dans l'esprit nomade et aventureux des premiers Marocains et Turcs arrivés en Belgique, la « Caravane de la Diversité », projet de « La Compagnie des Nouveaux Disparus » a parcouru la Belgique francophone à la rencontre de ses habitants avec un véritable festival itinérant du 19 mars au 18 mai 2014. Un projet qui vise à déconstruire les préjugés sur l'immigration, mettre en lumière la mémoire sociale et la diversité culturelle issue des différentes vagues d'immigration et favoriser le respect en permettant à chacun de mieux connaître l'autre. Voir : nouveaux disparus



lectures, de découvertes et d'écritures autour des mots qui disent l'identité, le racisme et la multiculturalité.

Pendant la semaine, les enfants vont proposer aux passants une petite sensibilisation à ces questions. Ils ont construit un moulin de papier mâché sur lequel vont venir s'accrocher les pensées sur le racisme écrites par les passants.

Moulin à vent, moulin à mots. Que tournent les pensées positives ! En échange de leurs mots, les passants repartent avec une pensée dans son petit pot de terre.

Ces petits *Post-It* rassemblés vont constituer une première « banque de mots ». Des petits mots qui vont rejoindre leur envie de chanter. C'est ainsi, que réunis en Conseil, ils vont décider d'aborder la question des 50 ans de l'immigration autour de cette question qui les interpelle, celle du racisme contraire à leur important besoin d'être reconnus et respectés pour ce qu'ils sont, des enfants, comme tous les enfants !

L'écriture, étape la plus difficile pour eux (ils auraient préféré monter sur scène et déclamer sans passer par là...) s'est



« Mélange de Couleurs », La Cité des Jeunes

déroulée durant une semaine et a été animée par Antoine (étudiant ayant une expérience d'animation d'ateliers d'écriture avec un public de mineurs non accompagnés). Jeux de rimes, analyse de textes, écritures, visites, activités culturelles et sportives ... à la fin des vacances, beaucoup de chansons étaient

prêtes à être enregistrées et la matière, là pour réaliser le clip.

L'après-midi d'enregistrement à la Maison des Jeunes des Marolles restera pour eux un extraordinaire moment de fierté et de valorisation. Restera alors pour eux à se mettre en scène, à jouer autour de la caméra pour finaliser ce projet, occasion



Exposition Street Art au Piano Fabrick, La Cité des Jeunes



cette fois d'aller à la rencontre de la Maison de Jeunes « Ixelles J ».

En quatre minutes, les enfants nous disent en mots et en gestes le bonheur de « tout ce mélange de couleurs », leur joie de voir toutes les nationalités heureuses, de nous dire que « comme pour la musique, chaque note a une saveur » avant de se présenter à nous, un à un et de nous dire que tous sont « les enfants de la vie » et que, par ce chant, ils viennent représenter leur quartier, la place de Bethléem que certains disent connaître « comme leur poche » et aimer « qu'elle soit belle ou moche ».

Cette place même que les jeunes de 12-16 ans vont revisiter caméra et micro à la main en partant à la rencontre des passants.

Les 12-16 ans :

« Cité TV. Nous sommes le quartier »

Ces jeunes, au moment où l'on revient vers eux, ont vécu pour certains la frustration de voir le projet de voyage et de rencontre au Maroc refusé.

D'autres sont inquiets de voir la maison de jeunes quitter le quartier.

Dans la foulée des échanges proposés autour des 50 ans de l'immigration marocaine et autour de la question identitaire plus particulièrement (*Marocains ou Belges ? Belgique ou Maroc ?*), d'emblée ils disent qu'ils n'ont pas envie de se filmer, qu'ils n'ont pas envie d'aller rechercher des témoins de cette histoire, mais plutôt d'aller à la rencontre de leur quartier de vie, la Place de Bethléem.

Ces jeunes qui sont à l'âge de la quête et du renforcement de leur identité et qui ne constituent de facto pas vraiment un groupe, deviendront, le temps d'une semaine, les journalistes de leur quartier : construire une grille d'entretiens, partir filmer pour apprendre et s'habituer à la caméra, aller à la rencontre de l'autre, recueillir ses paroles, visionner les rushs et faire des choix en participant, en partie, au montage du film et de prendre conscience de la lourdeur de ce travail !

Entre déceptions et craintes (« *j'ai des larmes pour Saint-Gilles* », « *un quartier dangereux où il ne fait pas bon traîner* »), plaisir de partager la vie de ce quartier parfois depuis des années (« *un lieu où les jeunes jouent* », « *une petite place sympa* », « *un endroit où il fait bon vivre* », « un



asbl CréACTIONS

endroit où tout le monde se connaît... comme un petit village ») et attentes (*moins de voitures, plus d'espaces de jeux pour les enfants et les jeunes, « une maison de jeunes pour se divertir dans un milieu social », de la verdure !,...*), les personnes interviewées leur disent « (...) *un quartier très multiculturel, très coloré, où il y a des gens qui ont des racines métissées, parfois complètement différentes, où il y a des gens qui sont plus aisés au niveau financier, des gens plus précarisés et que tout cela forme un ferment vivant, donne une bonne vibration dans les rues (...)* ».

Un monsieur leur raconte y être arrivé enfant il y a 50 ans, y avoir fait ses écoles secondaires, travaillé, s'être marié et avoir à son tour eu des enfants. Il leur dit avoir sa vie ici « *comme un arbre qu'on plante et les racines sont là* ».

Retour sur une histoire de départ, d'arrivée et d'installation dont les jeunes de 16-26 ans vont s'emparer pour la revisiter dans la ville cette fois.

Les 26-26 ans : « La Carte »

Contrairement aux petits et aux plus jeunes, les aînés vont porter un intérêt particulier à retourner vers ceux et celles qui pourraient témoigner de leur arrivée en Belgique.

Pas vers leurs parents, mais vers d'autres, affectivement plus éloignés d'eux.

Ils souhaitent les entendre dans leur cheminement entre hier et aujourd'hui.

Le plus dur pour eux fût de trouver des personnes qui veulent bien en parler...

Le documentaire leur est apparu ensuite comme le moyen privilégié pour mettre en lien ces traces retrouvées et dites.

Partant d'extraits et de mots de la brochure « *Vivre et travailler en Belgique* »² et bien que l'immigration marocaine vers la Belgique ne se soit effectuée que partiellement par cet accord (*comme en témoigne dans le film un arrière-petit-fils d'un arrière-grand-père arrivé du Maroc dans l'immédiate après-guerre*), ils vont explorer ces histoires particulières, histoires d'enfants, histoires de travail, de famille, d'engagement, d'obstacle et de lutte, de vie... histoire de cartes.

Cartes géographiques et leurs frontières, permis de travail, cartes de séjour et cartes d'identité, plan du métro qui nous mène d'un lieu à l'autre de la région bruxelloise d'aujourd'hui.

Une ville qui ne pourrait être celle d'aujourd'hui sans les apports culturels, économiques, syndicaux, politiques, sociaux,... de l'immigration d'hier et d'aujourd'hui telle qu'on la découvre dans le documentaire.

Une ville plurielle dont ils nous disent, cependant, les ségrégations sociales, économiques, spatiales, les peurs des uns et des autres, les préjugés... qui font que l'on ne se rencontre pas (« *une mixité culturelle sans vraiment qu'il y ait rencontre, où on se croise* », « *on ne se mélange pas* »).

D'où l'intérêt de ce travail pour que l'on puisse demain, comme le souhaite un témoin, aller réellement à la rencontre de l'autre car aujourd'hui dit-il « *les gens ne s'intéressent pas à qui vous êtes parce que demander qui vous êtes, c'est humain, c'est beau, on s'intéresse à votre personne en tant que personne, qu'être humain* ».

Mais quand on demande de quel pays on vient... c'est différent... ».

Propos recueillis par Véronique Marissal

2. Op cit.

PETITES ANNONCES

Recherche volontaires

Le CTL-La Barricade asbl, située à Saint-Josse, cherche des personnes bénévoles pour son école de devoirs afin d'accompagner les enfants, de la 3ème à la 6ème primaire, dans leurs apprentissages. Un accompagnement qui demande d'être disponible 2 heures/semaine et régulier.

Intéressé(e) ?

Contacter Mme Matthijs Camille, coordinatrice
CTL-La Barricade
Chaussée de Haecht, 66
1210 Bruxelles
02/ 219 69 96

La Maison de Jeunes « Le 88 », située en plein centre de Bruxelles, dans le quartier des Marolles recherche plusieurs volontaires pour son école de devoirs qui se déroule le lundi, mardi, jeudi de 17h à 20h et le mercredi de 14h à 17h.

Il s'agit d'aider des jeunes de secondaire à partir de 12 ans en néerlandais, mathématiques, sciences ou latin.

Au-delà de l'aide au bon déroulement des devoirs quotidiens, le projet tend à soutenir les jeunes dans une approche globale de leur scolarité et à les mener vers une autonomie.

Intéressé(e) ?

Contacter Mohamed et Emilie
Téléphone : 02/511 47 96
Mail : mjle88@live.be

Formosa ASBL, située à proximité du centre-ville, recherche des volontaires pour le soutien scolaire qu'elle organise et qui s'adresse à des adolescents primo arrivants. Ils ont entre 12 et 20 ans et sont arrivés depuis moins de trois ans en Belgique.

Pour ces jeunes, un des obstacles majeurs pour répondre aux exigences scolaires est leur maîtrise encore insuffisante du français oral et/ou écrit. Une maîtrise nécessaire à la compréhension des consignes, aux différentes disciplines enseignées et à la réalisation des tâches demandées.

L'association recherche des volontaires pour assurer un accompagnement aux devoirs le mercredi de 14h à 17h et/ou de la remédiation et du soutien individuel en

semaine de 16h30 à 17h30.

L'association garantit un soutien pédagogique et des possibilités de formation à ses volontaires.

Intéressé(e) ?

Formosa ASBL
formosa.soutienscolaire@gmail.com
Amélie Vandevyver, coordinatrice
10, Rue du Grand Serment - 1000 Bruxelles
02/503 19 03 - 0483/41 03 04

Offre volontariat

Etudiante, elle aimerait faire du bénévolat dans une école des devoirs, que ce soit avec des enfants d'école primaire ou des jeunes de l'enseignement secondaire.

Elle poursuit des études en histoire de l'art et archéologie à l'ULB en 3ème année et habite dans un quartier à cheval sur les communes d'Ixelles et Uccle (ce serait donc plus facile pour elle de trouver une école des devoirs dans ce coin, si possible).

Etant donné sa formation, elle serait plus à l'aise dans des cours de français et d'histoire, mais peut toujours s'adapter, jusqu'à un certain niveau bien sûr.

Intéressé(e) ?

Contact disponible à la CEDD.

**SOUTENEZ-NOUS !
ABONNEZ-VOUS !
à A FEUILLE T**

**6,20 €
pour 1 an**

**Virement
sur le compte
BE30-0011-9173-3411**

**Renseignements:
Véronique MARISSAL
Tél. 02 411 43 30**

Recherches d'emplois

Actuellement coordinatrice d'un secteur FLE et Alpha dans un contrat de remplacement et avec une expérience de dix années de coordination dans le secteur de l'accueil extrascolaire, elle recherche aujourd'hui un poste d'assistante administrative mi-temps au sein d'une école de devoirs.

Intéressé(e) ?

Lettre de motivation et CV disponibles à la CEDD.

Nouvellement diplômée institutrice primaire de l'Ecole Normale Catholique du Brabant Wallon (ENCBW) à Louvain-la-Neuve, elle serait vivement intéressée par le travail d'animatrice dans une école des devoirs.

Son intérêt pour les cours de remédiation et de renforcement scolaire lui vient d'une riche expérience qu'elle a vécue en Amérique du Sud où elle a consacré son temps durant une année à travailler avec des enfants ayant des difficultés scolaires.

Son but est de pouvoir assurer un suivi scolaire adapté et différencié à chaque enfant, malgré les difficultés qu'il rencontre.

Pour ce faire, elle souhaiterait mettre ses compétences pédagogiques au service du développement de l'enfant en tenant compte de toutes ses difficultés qu'elles soient sociales, familiales, psychologiques,...

Intéressé(e) ?

Lettre de motivation et CV disponibles à la CEDD.

Elle a effectué des études à l'académie des beaux-arts de Liège et est formée en art plastique (peinture, dessin, photo).

Créative, autonome, attentive à l'écoute, elle souhaiterait travailler en tant qu'animatrice dans une école de devoirs.

Ayant une grande capacité d'adaptation, elle apprécie particulièrement le travail en équipe.

Intéressé(e) ?

Lettre de motivation et CV disponibles à la CEDD.



Réseau de Musiciens-Intervenants en Ateliers



Formation de musicien-intervenant en ateliers - 2014-2015

Transmettez votre passion !

Donnez un BOOST à la vie musicale belge - et à votre carrière - en devenant musicien-intervenant auprès d'un public d'enfants, de jeunes et d'adultes, avec ReMuA (Bruxelles) et Les Ateliers d'Art Contemporain (Liège) !



Les pré-requis

La formation s'adresse aux musiciens qui possèdent une pratique musicale régulière de minimum cinq ans.

Lieux

Bruxelles : ReMuA, Rue Saint Denis 136, 1190 Forest - 02/537 74 38
Liège : Les Ateliers d'Art Contemporain, 95 rue du Petit-Chêne, 4000 Liège - 04/221 51 51

MODALITÉS D'INSCRIPTION

www.remua.be + CV & sa lettre de motivation à : sarah@remua.be

SÉANCES D'INFO : Liège (aux AAC) : 18/09/14 - 18h30 - 20h00 | Bruxelles (à ReMuA) : 20/09/14 - 13h00 - 14h30

- MOD. 1 - Introduction à la pratique musicale en ateliers
Sarah Goldfarb | Liège | 25.10.14 & 26.10.14
- MOD. 2 - La pratique musicale en ateliers : de l'apprentissage à son exploitation | Dominique Loréa | Liège | 22.11.14 & 23.11.14
- MOD. 3 - De la pratique à la création : la consigne créative
Sarah Goldfarb | Liège | 13.12.14 & 14.12.14
- MOD. 4 - Pratiques et créations instrumentales
Nick Hayes | Bruxelles | 24.01.15 & 25.01.15
- MOD. 5 - Pratiques et créations vocales
Sarah Goldfarb | Bruxelles | 28.02.15 & 01.03.15
- MOD. 6 - La petite enfance
Alison Blunt | Bruxelles | 28.03.15 & 29.03.15
- MOD. 7 - La médiation culturelle par la musique classique
Sarah Goldfarb | Bruxelles | 09.05.15 & 10.05.15

